

propos, après qu'on a fait choix des plus belles et des mieux nourries, de les nettoyer et de les renfermer soigneusement dans des sacs ou des boîtes bien closes, à l'abri des variations atmosphériques, de l'humidité et des animaux qui pourraient les attaquer. C'est en les isolant de l'air extérieur, du froid, de l'humidité et même de la lumière et de la chaleur qu'on peut parvenir à conserver longtemps la faculté germinative des graines. Les semences huileuses surtout s'altèrent facilement. Celle qui sont renfermées dans des capsules ou gousses doivent y rester jusqu'à ce qu'on les sème : elles s'y conserveront très bien. Du bon état des semences dépend le succès de la plantation et souvent même celui des végétaux qui en doivent naître. Aussi doit-on apporter une grande attention à cet objet.

Il est quelquefois utile de faire tremper les graines d'un à trois jours dans de l'eau commune, prise au degré de température offert par l'atmosphère. Tels sont les pois, les fèves, les graines de citrouilles. &c. dont à ce moyen on amollit les enveloppes et on facilite le développement du germe. Cette pratique peut accélérer de plusieurs jours la germination des graines. Une autre pratique que nous préférons dans la plupart des cas est celle que l'on appelle *stratification*. *Stratifier* c'est placer, soit dans un trou en plein air, soit dans un vase qu'on établit dans la maison ou dans une serre, les graines bien mûres et en bon état, en faisant une couche alternative de ces semences et de sable ou de terreau léger et peu gras ou de bois pourri très faiblement arrosés. Nous avons vu pratiquer cette opération ce printemps sur des pois, du blé-d'inde, des fèves, des graines de citrouilles, de melons, de concombres, des patates même et toujours avec un égal succès. Des patates et des pois traités ainsi dans la maison ont fructifié assez à bonne heure pour donner des primeurs à la St. Jean Baptiste.

— 0000 —

Nous extrayons d'un journal français l'article suivant, qui peut donner à quelqu'un de nos lecteurs l'idée d'une nouvelle industrie à exercer.

“ Les Anglais.....ne cultivent que peu de chanvre dans les trois royaumes, et se procurent par la voie du commerce celui que leur marine consomme. C'est principalement en Russie qu'ils vont s'approvisionner de cette matière où ils la trouvent en abondance, de bonne qualité et bien préparée. Ils ont essayé de s'affranchir de cette sorte de dépendance qui serait funeste pour leurs forces navales en cas de rupture avec le czar. Le chanvre du Canada pourrait remplacer celui de l'Europe, si sa culture y était suffisamment encouragée ; il s'agissait de savoir s'il serait d'aussi bonne qualité ; l'épreuve en fut faite et ne satisfait pas. On reconnut cependant que l'infériorité du chanvre américain ne tenait qu'à une préparation défectueuse. On ne s'arrêtera pas sans doute à ce premier résultat : On ne perdra pas de vue les avantages réciproques de la métropole et de la colonie et la culture du chanvre s'établira tôt ou tard dans le Canada, non seulement pour la marine anglaise, mais pour d'autres marines de l'Europe. Aucun autre pays ne semble aussi propre à cette exploitation : un sol d'une admirable fertilité, un fleuve immense, des rivières qui reçoivent les eaux de grands lacs ; le rouissage n'y exposerait point les cultivateurs aux miasmes des eaux infectées ; cette opération serait faite

loin de leurs demeures, dans des masses d'eau qu'une petite quantité de matières en putréfaction ne pourrait altérer. On a calculé que l'importation du chanvre, de Russie en Angleterre, était à peu près le produit de trente-six lieues carrées ; le Canada peut doubler, tripler ce produit, sans renoncer à aucune des autres cultures propres à son territoire et à son climat. ”

ECONOMIE, INDUSTRIELLE ET DOMESTIQUE.

HISTOIRE DES INVENTIONS ET DÉCOUVERTES

DEPUIS L'ÈRE CHRÉTIENNE.

suite.

Quinzième et seizième siècle.

Deux grandes et importantes découvertes, la boussole et la poudre à canon, ont signalé les progrès de l'esprit humain au quatorzième siècle. Deux découvertes plus grandes et plus importantes encore sont réservées au quinzième : elle feront seules le sujet de ce chapitre.

L'activité de l'esprit humain cherche sans cesse, veut tout avoir, tout savoir, tout perfectionner : une connaissance mène à l'autre. La boussole conduisit à la découverte d'un nouveau monde, comme le vin à l'eau-de-vie ou à l'esprit. Le papier avait précédé et peut-être amené l'invention de l'imprimerie ; elle eut lieu à Mayence, patrie de Jean Guttenberg. Après quelques essais infructueux, cet homme imagina de graver sur des planches de bois des pages entières que l'on imprimait ensuite autant de fois que l'on voulait. Ce fut là le premier pas : c'était beaucoup, mais ce n'était pas assez ; il fallait un travail immense pour graver ainsi un seul ouvrage, et Guttenberg voulait abrégé le temps. Il mit en œuvre un nouveau moyen : il sculpta en relief des lettres mobiles, ou sur bois, ou sur métal. Ces lettres se plaçaient les unes à côté des autres, enfilées par un cordon comme les grains d'un chapelet, etc. Ces tentatives lui réussirent peu et épuisèrent sa fortune. Il se vit obligé, en 1444, de retourner à Mayence et de s'associer avec un orfèvre appelé Fusth, qui lui fournit de l'argent. Ils admirèrent dans leur société un homme industrieux et éclairé, Pierre Schæffer, Allemand. Ce fut lui qui acheva la découverte de l'imprimerie en trouvant le secret de jeter en fonte les caractères que jusqu'alors on avait sculptés un à un.

Ce ne fut qu'en 1469 que l'imprimerie commença à être exercée dans la capitale de la France. On doit son établissement aux docteurs de la maison de la Sorbonne, qui appelèrent à Paris trois imprimeurs de Mayence. Le caractère dont ils se servirent pour l'impression de leur premier ouvrage est rond, de gros romain. Il s'y rencontre souvent des lettres à demi-formées, des mots achevés à la main, des inscriptions manuscrites, les lettres initiales en blanc, pour donner le moyen de les peindre en azur ou en or.

C'était une grande joie parmi les écoliers et les savans : chacun disait qu'il ne faudrait plus tant d'argent pour avoir des livres, et que les pauvres pourraient à l'avenir étudier aussi bien que les riches. Cependant les ouvriers n'étaient